

Table ronde

Être réalisateur professionnel de courts au Québec

Luc Chaput

Numéro 243, mai-juin 2006

Autour du court

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47724ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Chaput, L. (2006). Table ronde : être réalisateur professionnel de courts au Québec. *Séquences*, (243), 19–21.

Autour du court



Les Derniers Jours de Simon Olivier Fecteau



Pick-Up de David Uloth



First Day of My Life de David Uloth



Antychryst d'Adam Guzinski

Table ronde | Être réalisateur professionnel de courts au Québec

À Montréal, dans le Quartier latin, Séquences rencontre trois réalisateurs québécois de courts métrages réunis par l'entremise de Danny Lennon, directeur de Prends ça court ! qui prend aussi part à la discussion. Simon Olivier Fecteau a été membre des Chick'n'Swell (43 émissions à Radio-Canada de 2000 à 2003). Depuis, il a réalisé les courts *Les Derniers Jours*, primé dans plusieurs festivals, et *Le Pouce vert*. Simon Goulet, technicien du son et diplômé de Concordia, a réalisé *ang1036Ad vitam aeternam...Amen!* et *Chutes de neige puis Nivis et surtout OïO*, qu'il a mis 11 ans à compléter et pour lequel il a gagné le prix de la Fipresci à Annecy en 2003. Diplômé en biologie de McGill, David Uloth étudie ensuite le cinéma à Concordia où il réalise *Playing the Sure Shot*, *Nothing Knew*, *Bondage*, *Sick of the View*. Sa compagnie *Sure Shot Productions* produit maintenant ses réalisations, *Kicked Out Moving In*, *The Pick-Up*, *The Interview* et *The First Day of My Life*, pour lesquelles il a gagné plusieurs prix. Vous retrouverez par la suite des « Voix off », quelques articles et autres entrevues portant sur la situation actuelle du court métrage. Bonne lecture !

LUC CHAPUT

Séquences a décidé, à la suggestion d'Yves Beaupré, de présenter un dossier étoffé sur le court métrage au Québec, qui semble connaître un renouveau. Qu'en pensez-vous ?

SIMON GOULET : Je vais aux Rendez-vous du cinéma québécois depuis environ 20 ans. La qualité technique s'est améliorée au cours des ans, surtout depuis cinq ans. Maintenant, on peut y voir un plus grand nombre de films intéressants, même si quelquefois on sent encore la copie de films célèbres.

SIMON OLIVIER FECTEAU : C'est moins grave lorsqu'ils pratiquent et apprennent en imitant et qu'après, les résultats sont mieux intégrés. Le langage cinématographique fait plus partie maintenant de la culture générale et plus de personnes le comprennent et l'utilisent.



Simon Olivier Fecteau

« Des réalisateurs de longs métrages ont reconnu que le court était difficile à réussir, qu'il fallait un talent particulier pour concentrer son propos en quelques minutes. »

DAVID ULOTH : On a maintenant des téléphones portables qui permettent de faire des films ultra-courts qui peuvent être diffusés sur le Web. Peut-être que de cela aussi sortiront des réalisateurs importants.

Comment se passent vos relations avec la SODEC et les autres organismes subventionneurs comme le Conseil des arts ?

DAVID ULOTH : Il y a un art pour remplir des formulaires d'organismes. Je ne semble pas avoir ce talent. Je demande des subventions pour des projets depuis longtemps. Cela fait huit films que je réussis à faire quand même, avec l'aide de fournisseurs de services par ailleurs.

SIMON OLIVIER FECTEAU : Pour demander des subventions, il faut être tenace. J'ai fait mes films hors subventions, mais je continue à en demander. Maintenant, il y a de plus en plus de projets et autant d'argent à distribuer.

SIMON GOULET : Habituellement, les organismes t'en donnent beaucoup moins que tu demandes et si, en plus, tu es réalisateur et aussi producteur, ils s'attendent souvent à ce que tu ne prennes qu'un salaire.

DAVID ULOTH : À comparer aux autres provinces du Canada et surtout aux États-Unis, nous sommes malgré tout privilégiés. Aux États-Unis, l'aide publique n'existe pas. Il y a surtout des fondations et nos confrères américains semblent s'y perdre un peu. De plus, je suis allé à Taiwan et nous étions quatre réalisateurs canadiens venus présenter nos courts. Il y avait trois films américains et eux n'étaient pas venus, n'ayant pas eu comme nous de bourse de déplacement.

SIMON GOULET : Cela m'est aussi arrivé. Les Américains produisent des courts le plus souvent comme carte de visite pour se faire connaître de Hollywood alors qu'ici les organismes comme Téléfilm et la SODEC aident à nous faire connaître dans d'autres pays.

SIMON OLIVIER FECTEAU : Ils aident ainsi à faire connaître notre cinéma et notre culture et aussi à créer des liens d'amitié ou professionnels avec des cinéastes et producteurs étrangers.

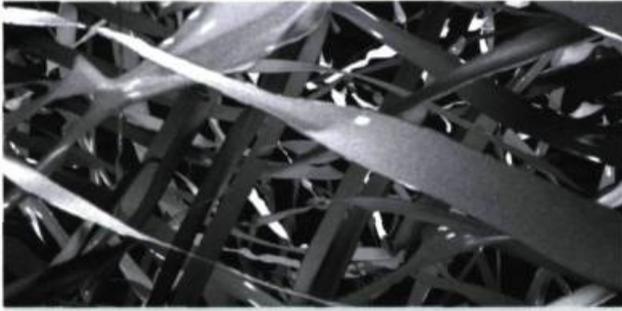
DANNY LENNON : Le court métrage est souvent mal vu dans les festivals à grand déploiement. Il y a peu d'articles ou de reportages sur ces sections. Nous sommes marginalisés. On ne lui donne pas la place qu'il mérite. Le court métrage est un art et une fin en soi et pas seulement un tremplin pour le long comme une bonne partie du milieu semble le penser.

SIMON OLIVIER FECTEAU : Des réalisateurs de longs métrages ont reconnu que le court était difficile à réussir, qu'il fallait un talent particulier pour concentrer son propos en quelques minutes.

Jean Hamel, maintenant directeur des communications de l'INIS, au moment où il était directeur du Festival Super 8 à Montréal, avait présenté une initiative de l'équivalent français de son festival. Ces organisateurs avaient offert une caméra Super 8 et de la pellicule à divers réalisateurs célèbres et Chris Marker fut l'un des rares à répondre par un film, L'Ambassade (1975), court qui s'intègre parfaitement dans ses thématiques. Il avait changé de médium et de longueur mais avait produit une œuvre équivalente.

DAVID ULOTH : Les programmes de court au dernier festival de Toronto en septembre étaient très courus et la réaction était très bonne.

À Toronto, il y a tellement de films à voir que je n'ai pas vu de courts pendant les quelques jours où j'y suis allé. Dans les festivals de Montréal, je vais habituellement aux programmes de courts. Quelle place donnez-vous à l'Internet dans la diffusion de vos films ? L'Internet est-il en concurrence avec le festival par exemple.



Oïo

SIMON GOULET : L'Internet permet aux petites compagnies de distribution de faire connaître leurs films.

DANNY LENNON : Je refuse de présenter à *Prends ça court !* des films déjà présentés sur Internet.

DAVID ULOTH : J'ai eu des films présentés dans des festivals étrangers qui avaient été vus sur Internet. Les organisateurs peuvent les garder dans leurs programmes s'ils aiment beaucoup tes œuvres.

SIMON GOULET : Je n'aime pas regarder les films sur Internet, c'est souvent mauvais techniquement et l'écran est trop petit pour ressentir l'impact visuel.

Simon, tu as distribué toi-même Oïo en salle, comment cela s'est-il passé ?

SIMON GOULET : Un distributeur m'avait dit, il y a longtemps, que diffuser un court seul c'était idiot. Alors, j'ai voulu prouver qu'il avait tort. J'ai choisi un multiplexe, le Quartier latin où passent de 15 000 à 30 000 spectateurs par semaine. J'ai loué une salle, fait imprimer des dépliants. Le public en passant au guichet pour acheter un billet pour un long métrage recevait le dépliant. Avant chaque projection dans la plupart des salles, les spectateurs voyaient un court extrait du film. S'ils étaient emballés, ils allaient après à la salle 2 où le film était projeté à toutes les 15 minutes, soit 44 projections par jour et 924 projections en 21 jours pour près de 6 000 spectateurs. L'expérience fut concluante. De plus, je crois que maintenant pour le cinéma indépendant, les copies DVD devraient être en vente lors de la sortie en salle.

En ce qui a trait à la diffusion à la télé, comment cela se passe-t-il ?

DANNY LENNON : Radio-Québec, emballé par les gagnants du gala de mai 2005, avait l'idée de programmer ces films en une seule émission bien publicisée, et ce, en automne. Cela fait bientôt un an et ce n'est pas encore réglé. L'UDA « Union des artistes » a des règles très strictes sur les salaires différés et les droits de suite pour les acteurs qui ne tiennent pas nécessairement compte de la situation du film produit différemment, par exemple le court.

On peut donc espérer qu'une rencontre entre les divers intervenants du milieu et l'UDA puisse permettre d'assouplir ces règles pour une diffusion plus large de ces courts métrages nombreux et de très bonne qualité.

Merci à tous et longue vie au court.

NOS COURTS PRÉFÉRÉS

Simon-Olivier Fecteau

Foie de canard et cœur de femme (2001), Stéphane Lapointe

Claude (2005), Stéphane Lafleur et Louis-David Morasse

Wallace and Gromit: The Wrong Trousers (1993), Nick Park et Steve Box,

Redite (2005), Patrick Boivin,

Knick Knack (1989), John Lasseter

How They Get There (1997), Spike Jonze,

Philippe (2005), Guillaume Tremblay

Simon Goulet

(Mes courts préférés ne sont pas classés par ordre d'importance)

Les « Troubbes » de Johnny (1974), Jacques Godbout

Nöel Blank (2003), Jean-François Rivard

Quelque chose est arrivé / Någonting har hänt (1987), Roy Andersson

Ward 13 (2003), Peter Cornwell

Ryan (2004), Chris Landreth

Le Chandail (1980), Sheldon Cohen

Juke Bar (1989), Martin Baril

Les Iris (1991), Suzanne Gervais et Jacques Giraldeau

David Uloth

A Man Thing / Meska sprawa (2001), Slawomir Fabicki

Neighbours (1957), Norman McLaren

La Jetée (1962), Chris Marker

The Hand / Ruka (1965), Jiri Trnka

Forklift Driver Klaus / Staplerfahrer Klaus - Der erste Arbeitstag (2001), Jörg Wagner et Stefan Prehn

Victim (2004), Corrie Jones

Tango (1982), Zbigniew Rybczynski

Les courts de Tex Avery et de Chuck Jones...

Les courts de Charlie Chaplin...

The Shine (2002) ou **The Pick-Up** (2004), David Uloth

« J'aime bien mes films...on sacrifie beaucoup pour faire les courts donc il faut qu'on les aime! »